

Nos Morts.

Le Cateau. — *M. Serret, M^{lle} E. Chantreuil, M^{lle} Basuyau.*

Pantin (Quatre-Chemins). — *M^{me} Claisse-Banse*, décédée le 17 mai 1917, à l'âge de 43 ans, administrée des sacrements (100, route de Flandre).

ADRESSES DES CATÉSIENS

Paris. — *M^{me} Démolon et M^{me} Vacherand*, 3, rue de l'Estrapade, V^e.

M^{me} Deresme, 2, rue d'Artois, VIII^e.

M^{me} Delattre-Fontaine, 25, rue Jean-Daudin.

Eug. Flament-Seill, 216, rue Saint-Jacques, V^e.

M^{me} A. Deloffre, fils, 125, boul. Bessière, XVII^e.

Var.

Salernes. — *Lucien Decker*, directeur des établissements Pierre Sacoman.

Loire.

L'Horme. — *M^{lle} Aline Leduc*, école libre de garçons.

Maine-et-Loire.

Angers. — *M^{lle} F. Karlistzky*, 59, rue de Paris.

Aisne.

La Ferté-Milon. — *Emile Dez*, caporal, 413^e infanterie, dépôt d'éclopés.

Ille-et-Vilaine.

Rennes. — *L. Rigault*, sergt-four., 8^e génie, hôpital n° 1.

Finistère.

Quimper. — *Maurice Dufresnoy*, 151^e infanterie, 27^e compagnie, 1^{er} groupe.

Bureau Central Militaire par Paris.

Georges Dufresnoy, brigadier-fourrier, T. M. 738.

Henri Bricout, infirmier, 126^e infanterie, 3^e bataillon.

René Lesne (de Basuel), sapeur-conducteur, 9^e génie, compagnie 25/5.

J. Hallette, lieutenant, 105^e artillerie lourde, 22^e batterie.

J. Delattre, 34^e infanterie, 34^e compagnie.

Gustave Décaux, 162^e infanterie, 12^e compagnie, D. D.

Louis Vermersch, infirmier, 9^e génie, compagnie 25/5.

Eugène Delwarde, 249^e infanterie, 18^e compagnie.

A. Deloffre, lieutenant, 81^e R. A. L. T., 1^{er} groupe.

Suisse.

Lausanne. — *Abel Singer*, sergent, interné français, 22, rue du Grand-Saint-Jean.

Adelboden (Oberland bernois). — *Oswald*, interné français, hôtel Beau-Site.

Emile Caffiaux, interné français, à Walchwyl, canton de Zug.

On demande des nouvelles de la famille Soriot, du Cateau.



Rapatriements.

Quelques familles de cultivateurs de ma parenté ont été évacuées d'Erchin, en Belgique, par les Allemands et vont probablement rentrer en France. Elles pourront se rendre utiles pour les travaux des champs là où la main-d'œuvre manque. Je recevrai avec gratitude les offres d'emploi qui me seront adressées à leur intention.

Ch. L.

MALHEUREUX parce que INSOCIABLES

CHAPITRE I. — Un Cahier de Chansons

Dynoir vient de partir en permission : il a passé à un camarade son Cahier de Chansons, ce qui m'a permis d'en prendre connaissance. — Dynoir n'a pas la moindre disposition musicale : bon gros paysan bressan, un peu « épais » au dire des copains, il s'est mis à transcrire des chansons comme d'autres font des bagues, des briquets ou des tapis en fils multicolores. L'harmonie n'a pour lui aucun attrait, il estime la beauté d'un chant d'après le nombre et l'entrain de ceux qui l'exécutent ; naturellement il a copié les rengaines les plus en vogue parmi les pensionnaires de l'ambulance ; son répertoire, quoique peu fourni, est néanmoins assez suggestif pour mériter de retenir notre attention. Examinons-le, en détail, ce sera comme le préambule des *Causeries* que j'ai l'intention de présenter aux lecteurs du *Bulletin*.

Le n° 1 raconte la destinée misérable d'un gamin de Paris. — Une rencontre de trottoir l'a entraîné dans la vie. Son premier conseil :

« Tes parents, faut les balancer... »

Le lendemain :

« Il reprend : je t'apporte de l'argent,
« J'ai volé pour toi mes parents... »

Ensuite :

« Adieu le travail, la vie honnête ;
« Maintenant c'est d'venu un voyou... »

Le dénouement :

« Il va se battre pour la garder.
« Tout à coup il dit : Ah, je meurs !
« Adieu, même, j'suis touché au cœur !
« Et c'est la fin du petit gâs
« Que personne ne regrettera. »

Il y a même une morale pour terminer :

« ... C'est ainsi qu'toujours
« Des p'tits gâs seraient restés honnêtes
« S'ils n'avaient pas perdu la tête... »

La 2^e chanson est intitulée : « *La valse à Julot.* » — Le début nous renseigne de suite sur le milieu fréquenté par notre héros :

« Au bar du coin un piano mécanique
« Joue des morceaux, des airs démocratiques... »

A l'heure du repas Julot rentre chez lui, le ménage n'est pas fait, sa compagne est absente ; lorsqu'elle paraît.

« De quoi, de quoi ? c'est maintenant qu'tu rappliques !
« Alors tu crois que j'vas bouffer des briques ?
« Tu m'fais poireauter chez l'bistro
« Et tu rapportes juste la peau ?
« Attends, j'vas t'mettre un peu d'cœur à l'ouvrage !
« Et gentiment l'grand Julot qu'est un sage
« A coups d'savates...
« Fait radiner sa... femme au turbin. »

Quelque temps après, une bagarre nocturne éclate dans la rue :

« Tu veux donc que j'te crève !
« Mais v'là soudain, dans le p'tit jour qui s'lève,
« Un coup d'sifflet qui retentit ;
« Les flics ! faut calter, les amis ! »

Le n^o 3 donne le portrait de l'apache :

« Dans les faubourgs de Grenelle à Pantin
« Tous les costauds connaissent *L'Grand Rouquin*
« Chacun frémit en voyant dans les bouges
« Mes cheveux rouges.
« J'suis sans pitié, mon cœur n'es qu'un pavé,
« J'ai jamais su ce qu'c'était qu'pardonner,
« Rien n'me fait peur, je n'recule devant rien :
« J'suis *L'Grand Rouquin.* »

Il est chef de bande. Un cambriolage est organisé ; durant l'opération on entend du bruit dans la chambre voisine : le Rouquin s'y rend avec ses comparses pour supprimer le gêneur, il aperçoit une vieille femme à demi-morte de frayeur, c'est sa mère !

« La pauv'vieille dit : mon fils, je n'rêve pas, c'est bien toi.
« Et lui en sanglotant dit : maman, pauvre mère !
« Tu vois où je suis tombé de misère en misère,
« J'suis dev'nu un bandit et l'échafaud me guette. »

Les trois dernières chansons sont de ton plus calme.

Le n^o 4 nous dépeint dans son premier couplet la charmante vision d'une maman qui endort sa petite fille en lui fredonnant :

« Ferme tes jolis yeux, etc... » •

Le n° 5 ne précise pas si les sentiments exprimés sont de la révolte ou de la résignation :

« Tandis que les heureux, les riches et les grands
« Reposent dans la soie ou dans les fines toiles,
« Nous autres, les parias, nous autres, les errants,
« Nous écoutons chanter : *La Berceuse aux Etoiles.* »

Enfin le n° 6 est un sujet local :

« A Champigneulles, triste résidence
« Où l'on m'exila un beau (??) jour
« Le cafard me tient permanence
« Et je m'décole tous les jours. »

C'est peut-être la chanson la plus sensée et la plus vraie de tout le cahier.

Faut-il chercher une signification quelconque dans le classement des différents sujets de ce recueil? Est-ce un simple hasard qui y donne aux exploits des apaches une place prépondérante? Pourquoi ce genre spécial jouit-il d'une faveur incontestable en ce moment?

Puisque l'attention du grand nombre est attirée par des chansons sur cette catégorie particulière d'individus je m'en autorise pour, moi aussi, m'en occuper, et même m'en préoccuper, et en parler non pas d'après des chansons mais d'après des faits et des personnages bien réels. Ce sont ces derniers que je nomme les *Insociables* : ils sont toujours en marge de la Société, ils ne font rien comme les autres, leur manière de se comporter est en contradiction perpétuelle avec les coutumes et les lois établies pour le maintien du bon ordre général.

Mais, en fait, que faut-il entendre par le terme de Société? Quel avantage y a-t-il à être *Sociable* plutôt qu'*Insociable*? — Permettez-moi une comparaison très banale, je vous dirai : « *Sans la Société on ne mangerait jamais de la bonne soupe!!!* » Eh oui, pour faire une bonne soupe il faut que l'on apporte au cuisinier l'un une marmite, l'autre du combustible, un autre de l'eau, de la viande, du sel, des poireaux, choux, carottes, du pain, etc., etc. Puis, quand le tout a bien bouilli, chacun présente sa gamelle et reçoit la portion à laquelle il a droit. — Mais il y en a parfois qui n'ont rien apporté et cependant réclament une part : s'il y a du *rabiot* ils en profitent; ce sont les *Inutiles*, ils vivent aux dépens des autres. — Enfin il y a ceux qui prennent indûment la part des absents, des retardataires, ou même du cuisinier (lequel, entre parenthèses, est toujours servi le dernier sinon le plus mal); ceux-là sont *Nuisibles* à la Société.

(Reproduction interdite.)

(A suivre.)